

## Introduction : l'Université en questions\*

C'est une évidence que le statut de la *res universitaria* est aujourd'hui en questions, au pluriel du mot question, ce qui signifie que, outre le fait que son existence est factuellement menacée sur tous les fronts, c'est sa réalité même qui fait problème, dans la mesure où sa nature et ses fonctions paraissent remises en cause sur le fond. À quoi sert l'université ? Qu'y fait-on au juste ? Quel type de discours, particulier dans sa forme et dans son contenu, y tient-on ? Quelles sortes de relations se nouent entre ceux qui relèvent, à des titres divers, de son ordre ? À quelles conditions peut-elle marcher correctement, c'est-à-dire remplir les missions dont elle a la charge, qui légitiment qu'on cherche à la perpétuer ou éventuellement à l'adapter à de nouveaux besoins restant à définir ? Ces interrogations s'imposent aujourd'hui avec une indiscutable urgence, dans une ambiance de méfiance et de désespérance, sur fond du soupçon ou de la crainte que l'idée même d'université pourrait bien avoir fait son temps et devoir céder la place à autre chose, sans qu'on voie clairement ce que cet

---

\* Les études qui sont ici rassemblées sont issues d'un travail mené au cours de l'année universitaire 2009-2010 par le groupe d'études « La philosophie au sens large » que j'ai animé de 2000 à 2010 à l'université

Lille-III dans le cadre de l'UMR du CNRS « Savoirs Textes Langage ». L'ensemble des textes présentés dans le cadre de cette recherche collective sont accessibles sur le site de l'UMR (<http://stl.recherche.univ-lille3.fr>).

## La parole universitaire

« autre chose » pourrait être et quel prix il faudrait consentir à payer pour le faire advenir.

Notons toutefois que les difficultés que signalent ces questions ne sont pas nouvelles : c'est depuis qu'université il y a, au sens propre, c'est-à-dire plus de huit siècles, qu'elles se sont manifestées, avec des périodes d'accalmie, voire d'assoupissement, scandées par des moments de grande inquiétude et agitation qui révèlent que la chose universitaire n'a cessé d'être un objet de souci, et a été empêchée de subsister tranquillement dans son coin, arc-boutée sur ses franchises, à l'abri du regard de la collectivité avec laquelle elle doit tant bien que mal entretenir des relations d'échange qui, dans certaines circonstances, peuvent revêtir une allure tumultueuse et mettre en péril les dispositifs ordinaires dont dépend son fonctionnement normal, ou réputé tel. Le fait que l'université soit en crise n'a donc rien de surprenant, et même pourrait bien représenter son état normal, que cela se manifeste ou non à travers des effets visibles : la question qui se pose serait donc de savoir quelle sorte singulière de crise elle traverse actuellement. D'autre part, se trouver dans un état critique est sans doute fort dérangeant, mais peut aussi fournir l'occasion d'échapper au ronron, au train-train dont la corporation universitaire, sans vouloir l'accabler, n'a que trop tendance à faire une armure protectrice, ou un écran qui sert à dissimuler les vrais problèmes, ceux qui n'ont jamais été pris en compte, sinon sous la forme de leur dénégation, avec toutes les conséquences fâcheuses que cela ne peut manquer d'entraîner. L'université va mal ? Il faut en profiter pour essayer de faire remonter au jour certaines nécessités oubliées ou passées sous silence, que leur refoulement a rendues d'autant plus agissantes, même si leur action s'est poursuivie dans le secret, protégée par une ignorance qui en a renforcé la nocivité.

Comment s'y prendre pour y parvenir ? La philosophie peut-elle être de quelque utilité à cet égard ? Faut-il attendre d'elle qu'elle dise le vrai sur l'université, une université où, par ailleurs, elle revendique, en vertu de sa disposition générale à dire le vrai sur toute chose, d'occuper la place qui lui revient de droit, en réunissant en une seule formule l'appel à « défendre l'université » et celui à « défendre la philosophie » ? Or, la forme défensive de ces appels conduit à soupçonner que la cause à laquelle ils renvoient est perdue d'avance, seules pouvant lui convenir des manœuvres de repli, et plus grave encore de repli sur soi, qui tendent à faire de l'université un bunker ou un ghetto tout en dotant la philosophie de privilèges indus. Ce repli sur soi s'incarne justement dans l'effort en vue de perpétuer une idée, vers laquelle convergeraient simultanément l'université et la philosophie, ramenées à leur essence, leur essence *pure* – faut-il le préciser ? Disons-le brutalement d'entrée de jeu : il faut se méfier des philosophes lorsqu'ils se mettent à réfléchir ou à pérorer sur l'université, en entreprenant de la ramener à son idée ou à son essence, ce qu'ils font en vue de promouvoir l'idée ou l'essence à laquelle ils identifient leur propre démarche de philosophes, qui fait des idées et des essences un fonds de commerce des plus profitable, dont ils sont les mieux placés pour exploiter les innombrables possibilités. En jouant sur la parenté du mot « université » et du mot « universalité », celui-ci désignant précisément la sorte de réalité, définie par son caractère global, qu'ils ont accaparée, ils n'ont guère de peine à métamorphoser la réalité historique de la chose qu'est l'université, avec toutes les impuretés dont, en tant que chose, elle est affectée, ainsi qu'avec les mutations dont elle a fait l'objet, en une idéalité immatérielle et intemporelle, à laquelle l'immatérialité et l'intemporalité dont ils la gratifient offrent la garantie de son indéfectible unité : sous

## La parole universitaire

cette forme, elle se dispose et se destine d'elle-même à être préservée et perpétuée, ce qui suffit à justifier la thématique de la « défense », en lui prêtant l'allure d'un retour à l'idée ou à l'essence auxquelles, si on se place au point de vue de la vérité, il serait impensable d'être infidèle ; et le philosophe se présente comme étant lui-même le meilleur gardien de la fidélité qui leur est due. Or, il ne faut pas, à ce propos, se raconter d'histoires : outre que l'idée à travers laquelle elle se représente n'est pas si claire qu'elle le prétend avec la caution des philosophes, – ils ont d'ailleurs varié sur ce point qui leur a fourni maintes occasions de dispute –, l'université n'est pas elle-même une idée, ou du moins elle n'est pas seulement cela, mais elle est, comme on l'a dit de manière volontairement vague pour commencer, une chose, mouvante et périssable comme le sont toutes les choses, quoi qu'en dise le philosophe qui prétend atteindre, au-delà du plan où les simples choses demeurent engluées, un ordre indestructible d'où elles tireraient leur intelligibilité profonde.

Concrètement, l'université n'a pas été, du moins à l'origine, une organisation intellectuelle ordonnée à une représentation unifiée du savoir. C'est ce que confirme le fait que le mot *universitas*, qui a servi à la nommer au moment de sa création, a été repris au vocabulaire juridique où il désigne une association (*societas, consortium*), c'est-à-dire un ensemble de personnes travaillant ensemble et réunies de ce fait par une communauté d'intérêts, ce qui a été le cas, au Moyen Âge, de la corporation des maîtres, forme nucléaire des toutes premières universités<sup>1</sup>. Avant

---

1. Dans son étude sur *L'Évolution pédagogique en France*, Durkheim en conclut ceci : « L'université a commencé par être un groupement d'individus et non un groupement d'enseignements. Elle a exprimé d'abord la solidarité des maîtres

beaucoup plus que la solidarité des enseignements ; celle-ci ne serait qu'un ricochet de celle-là. C'est l'association des personnes qui aurait entraîné à sa suite l'association des études. » (Chap. 8, p. 107.)

de se définir sur un plan idéal comme l'incarnation d'un corps de savoirs dont la solidarité est fondée sur des principes théoriques transcendant la réalité factuelle et ses divisions contingentes, l'université est donc une collectivité, une réalité sociale qui s'est formée à un certain moment, dans des conditions historiques déterminées, et non pour l'éternité. C'est par métaphore que la représentation de l'université s'est associée au concept abstrait d'universalité, qui est venu se greffer sur sa figure initiale au titre d'un supplément d'âme dont elle n'avait pas eu besoin pour exister au départ.

Comme chose sociale, l'université, qui n'est certainement pas cause de soi, ne peut se soustraire à des débats qui en remettent en cause la cohésion telle que déclare l'assurer sa conformité à son idée ou à son essence ; et ne peut qu'être dommageable à la chose qu'elle est le refus de prendre en compte les contradictions et les écarts dont ces débats sont les symptômes directs ou indirects. En s'évertuant à poursuivre un discours sur l'université « comme telle », le philosophe prend le risque de la réduire à un « comme si », c'est-à-dire à un simulacre, à un devoir-être qui tire son caractère affirmatif, et même impératif, d'une revendication à l'autosuffisance, à l'absolue présence, prête à tout moment à sombrer dans le vide. Plutôt que conforter la thèse de la prééminence d'un « pouvoir spirituel » indépendant des diverses figures du pouvoir temporel qu'il dirige ou inspire de haut et de loin, et qui transmue l'Université, avec une majuscule de majesté, en une sorte d'église laïque, comme un temple inviolable, il faudrait se demander : l'université, oui, mais à quelles conditions ? – au pluriel, car ces conditions ne sont pas nécessairement homogènes entre elles ni toujours les mêmes.

## La parole universitaire

L'inverse ou la réciproque de l'édifiant et confortable discours philosophique sur le prétendu « comme tel » de l'université, qui renvoie à ce qu'elle devrait être en faisant commodément l'impasse sur ce qu'elle est à tel ou tel endroit et à tel ou tel moment, serait le propos désabusé et réaliste, à tonalité défaitiste ou, si l'occasion s'en présente, contestataire, sur l'université comme « institution ». À force de circuler, de façon tonitruante ou rampante, le discours sur l'Institution, et ici encore la majuscule s'impose, s'est banalisé, en l'absence d'une analyse un peu poussée de ses attendus. Institution, ce terme véhicule insidieusement la fiction ou le mythe d'une organisation fermée, bouclée et verrouillée, aussi labyrinthique qu'un château kafkaïen, tellement enroulée sur elle-même qu'elle offre à toute tentative de pénétration et d'altération une résistance obstinée : y mettre le doigt, c'est s'exposer à être récupéré par le pouvoir absorbant de sa structure centralisée auquel on ne peut échapper efficacement qu'en l'abordant de l'extérieur, sur le mode de l'attaque frontale, donc en remettant radicalement en question le caractère dominateur. En conséquence, on ne saurait échapper à l'alternative : être dedans ou dehors, c'est-à-dire s'y soumettre, rendre les armes, et rentrer dans le rang, ou bien au contraire s'opposer, combattre, avec l'objectif de détruire l'ennemi, étant entendu qu'il n'est pas envisageable de pactiser avec lui, en passant des compromis qui ne peuvent que tourner à son avantage, ce qui les métamorphose en compromissions. Impossible à transformer, l'imprenable Institution serait en conséquence infréquentable, en raison de sa capacité à faire de ceux qui se risquent à l'approcher et à en user des esclaves passifs, tributaires plus ou moins consentants, au sens de la servitude volontaire, du « système » implacable qu'elle représente, rien de plus, pour reprendre le terme évocateur forgé

par Lacan, que des « astudés », assujettis au régime d'études qu'elle leur impose. Ce discours, si on le regarde d'un peu près, se révèle exactement symétrique de celui que tiennent spontanément les philosophes sur l'essence de l'Université : l'un et l'autre représentent en bloc leur objet, l'Université, comme une totalité repliée sur soi, animée ou inspirée par un besoin de conformité dont la réalisation débouche sur la mise en place d'un conformisme, que celui-ci soit interprété comme un bienfait, un avantage à préserver, ou au contraire comme une malédiction, qu'il ne suffit pas d'exorciser mais qu'il faut concrètement attaquer, en se tenant résolument à distance et hors de son atteinte.

Les deux discours sont donc finalement équivalents, à ceci près que le second, le discours sur l'Institution, fait ressortir une composante que la disposition idéalisante et en fin de compte anesthésiante du premier tend au contraire à gommer, à éluder, sinon à évacuer complètement : il constitue expressément l'université comme un « lieu », lieu clos, protégé par ses limites, à l'intérieur desquelles des personnes, on serait tenté de dire des personnels, se livrent à des comportements ritualisés, comme le sont tous les comportements sociaux, qui confortent symboliquement le profil de l'Institution, alors gérée comme un microcosme disposant de ses règles propres et de son langage ; ces limites et les attitudes auxquelles elles donnent un champ d'exercice sont exploitées dans la perspective d'une politique de rétention, rétive à toute velléité d'ouverture sur le monde extérieur interprétée comme une menace qui remettrait potentiellement en cause la cohésion dont l'Institution tire sa force propre à persévérer dans son être. Cette thématique du territoire inscrit le concept d'université dans l'espace d'une topographie imaginaire et réelle à la fois : topographie imaginaire dans la